

## TOXICOMANE : FIGURE DU MARTYR MODERNE ?

Slavka Balat, *Psychanalyste*  
Saint- Gaudens

Avant d'entrer dans le vif du sujet, juste quelques précisions. L'hypothèse, annoncée dans le titre même de mon intervention m'est venue en écoutant un patient que je recevais depuis une dizaine d'années dans un centre d'accueil et de soins pour les toxicomanes. C'est une parole (histoire) qui a pu être mise au jour grâce au transfert. Je fais le pari que ceux qui osent se lancer dans l'aventure langagière dans un centre de soins (que j'appellerai pour l'occasion toxicomanes) peuvent nous enseigner quelque chose à la fois sur ceux qui restent en marge, à la fois sur la subjectivité de notre époque.

Je vous relate succinctement les faits : à l'adolescence, face au mal être que mon patient se coltinait depuis son plus jeune âge, un de ses amis lui a donné le nom d'un médecin auquel il pouvait demander toute une liste de médicaments. Ce qu'il a évidemment fait, ne manquant pas de remarquer ni la détermination du médecin de lui en rajouter, ni le geste de dépit de la pharmacienne qui lui a délivré les médicaments. L'histoire, sans cesse répétée sous différentes formes, reste suspendue sur une interrogation : « a-t-il voulu me tuer ? » Question complétée, pour ce patient par une volonté, sans cesse renouvelée, « d'être sauvé par un médecin ». Mais l'histoire ne s'arrête pas là car un jour le patient en question est tombé sur un médecin qui, parce qu'il n'envisageait pas son métier ainsi, lui a refusé la prescription. Le patient lui a serré la main et l'a sincèrement remercié. Ce même patient s'aménageait régulièrement des moments de souffrance en se mettant volontairement en manque.

Cette parole, entendue et croisée dans l'après coup, avec des lectures de l'histoire du corps et des drogues, avec des documentaires sur les Sâdhu du Népal et les Punks à chiens, mais aussi avec ce qui est donné à entendre de la vie institutionnelle, m'a permis d'envisager la figure du toxicomane autrement que le sujet idéal pour le discours capitaliste.

Je ne traiterai donc pas de la façon dont chaque toxicomane peut trouver dans la toxicomanie une solution subjective, ni des effets indéniables des produits psychoactifs sur l'organisme. Je vous propose plutôt d'examiner l'hypothèse d'une position que le toxicomane s'emploie à tenir dans la société actuelle et face au discours dont la plupart des professionnels du soin se font passeurs : celle d'un martyr.

Plus personne ne s'étonne aujourd'hui du fait que chaque fois que la société invente un nouveau remède contre la consommation *abusives* des produits, leur usage préconisé est quasiment immédiatement détourné par les toxicomanes. Ce détournement (injection, sniff des produits de substitution) qui peut aller jusqu'au suicide par médicaments prescrits, a au moins deux effets : il pousse aux inventions de nouveaux produits, et de nouvelles façons de *prendre soin* des patients. Il s'agit de la logique du discours capitaliste qui promet le bonheur pour le lendemain. Mais le toxicomane ne se laisse pas tromper. Souvent accroché à *son* produit, rarement il court après des nouvelles molécules (ce qui n'exclut pas l'expérimentation occasionnelle). Sa résistance est double. Il ne veut pas de nouveautés, car il veut *s'envoyer en l'air* à sa façon - cependant pas sans faire de l'autre le témoin. Témoin de quoi, de sa jouissance ou de son ratage ?

Néanmoins le détournement d'un traitement conduit rarement à la prise en compte du transfert (dont beaucoup de professionnels ne veulent rien savoir). L'histoire de l'usage des produits psychoactifs depuis qu'il a été nommé *toxicomanie* est fait de cette répétition.

En inventant les produits et en les administrant, à ceux qu'Artaud appelait les « âmes incurables et perdues pour le reste de la société », au rebut social, le corps médical a inventé les *drogués* et les soignait.

Dans un ouvrage commun, Christian Bachmann et Anne Coppel écrivent : « Le drogué, rejeton bâtard du progrès, est mis à mort sur l'autel de la modernité. Dans ce paysage apocalyptique d'un siècle qui finit et d'un autre qui commence, entre la politique et la morale, entre le féminisme et l'esthétisme, il revêt les habits nouveaux, celui du bouc émissaire...Miroir et repoussoir des temps modernes [...] »<sup>89</sup>

Pour ma part, la figure du martyr empruntée au latin ecclésiastique (1050) me paraît plus pertinente. Peut se dire *martyr* de « celui qui a souffert de la torture et est mort pour attester la vérité de la religion chrétienne ». Cette expression a été d'abord employée à propos du Christ, puis reprise chez les auteurs chrétiens pour désigner « celui qui témoigne de la vérité par son sacrifice »<sup>90</sup>.

Certains historiens parlent du « martyr des Temps Modernes »<sup>91</sup> qu'ils décrivent ainsi : « Le martyr des Temps Modernes se déroule sous le regard de l'autre et le rôle de cet autre ici est essentiel puisque il assure la transmission des faits et leur donne sens. C'est cette relation qui fait que le corps martyrisé du mystique devient « image sensible » du

89Bachmann C., A. Coppel, *La drogue dans le monde. Hier et aujourd'hui*, « Les drogues de passage », 2. Partie : La médecine contre les fléaux sociaux, Paris, Albin Michel, 1989.

90Rey A. (sous la direction), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2006.

91Gélis J., *Histoire du corps, vol. 1, De la renaissance aux Lumières*, « Le corps, l'Église et le sacré », Paris, Ed. du Seuil, 2005.

corps du Christ. »

Toxicomane, tel Jésus, se sacrifiant pour faire briller le Père ? Pourquoi pas, mais la démarche n'est pas réservée au toxicomane. Il me semble, qu'il y a une autre piste à explorer avec la toxicomanie, et probablement avec tout ce qui est aujourd'hui classé dans la rubrique des addictions. Celle du martyr contre le mensonge du discours capitaliste qui fabrique un Autre menteur.

Pris, comme beaucoup d'autres (qui cependant passent d'un objet (y compris médical) à un autre *plus performant*) dans l'illusion que le manque serait *comblable*, que la jouissance toute pourrait exister, le toxicomane se fait martyr du manque qui cherche un père *qui tienne*. Ce qui est évidemment rarement le cas, et quand ça se produit, cela n'arrête pas *la traque au père*.

Ce constat, et le refus ou le détournement incessant des solutions inventées pour guérir, m'a amenée à envisager la consommation d'une façon un peu différente. Il me semble que ce que le toxicomane répète, redouble et maintient, c'est moins la prise que *le manque*. Il prend sur son corps, à travers le manque dans sa chair, l'impossible de toute une société qui promet la satisfaction à tout prix. À défaut de s'appuyer sur le signifiant, le toxicomane se fait la barre sur l'Autre pour débusquer son mensonge. Alors que ce n'est pas l'Autre qui est menteur mais la prise dans le discours capitaliste. Peut-on dire qu'à démentir la perte (inhérente à l'entrée dans le langage), le toxicomane s'acharne à *incarner le manque*, quitte à y laisser sa vie ?

À croire que les « gens-bons »<sup>92</sup> finiront par arriver à faire de l'homme une machine, le toxicomane s'emploie à incarner l'objection et à son tour dément la perte (du fait de la division entre l'être et le sens, qui est le lot de tout être parlant).

À prendre le savoir pour la vérité, les deux sont continuellement rejetés. Comme tout être parlant, le toxicomane est divisé et comme tout un chacun, il recouvre la division par le manque. Sauf que pour lui, le manque passe par un forçage, par un redoublement du manque dans la chair qui, elle, ne devrait pas mentir ? Martyr de quelle vérité se fait le toxicomane ? La vérité sur le mensonge ? Est-ce à cela que pousse le discours du capitaliste ? C'est à méconnaître que la cause de la croisade est déjà un mensonge.

*Se faire objet*, pour introduire la scission entre la fonction du professionnel et ce qu'il est comme semblable (ce qu'il y a de l'humain dans le professionnel), est différent de s'identifier à l'objet supposé au désir de l'Autre.

Ce n'est qu'au prix de *se faire rebut* que la manœuvre du toxicomane a une chance de réussir.

Il me semble que cette façon de faire touche à quelque chose dans les fondements de l'humain et du vivre ensemble. Les toxicomanes ont le chic de faire sortir le professionnel du cadre qu'il s'est fixé, pour l'interpeller en tant qu'humain (ce qui n'est pas sans risque pour le professionnel).

Diviser le professionnel du semblable ne fait que masquer la division, mais donne parfois l'impression d'une grande lucidité du toxicomane.

Quelles conséquences peut-on en tirer pour ceux qui orientent leur pratique en institution par la psychanalyse ? (car ce n'est que là que l'on peut rencontrer les toxicomanes étant donné que quand ils s'adressent à un analyste, ce n'est pas, ou plus, comme un toxicomane). Il est facile de constater qu'entre les toxicomanes et les psychanalystes, ce n'est pas un grand amour. Pourquoi ? Certains avancent le rejet de l'inconscient et de la castration, ce qui, somme toute, n'est pas réservé aux toxicomanes. On peut également avancer l'hypothèse du refus du paiement qui est logique si la toxicomanie est adressée au social. Mais il y a aussi la question du silence. Si le but de la manœuvre du toxicomane est la division, comment l'introduire autrement qu'à travers un agir, chez celui qui reste silencieux ?

Comment se laisser diviser sans que le patient s'en fasse la cause à travers le manque agi ? Laisser surgir quelque chose de l'humain dans le professionnel par la voie de l'amour ?

Les professionnels prenant soin des toxicomanes sont en place non pas du Sujet supposé savoir (comme c'est le cas dans une cure analytique), mais du *Sujet supposé avoir*. Cela met le professionnel d'emblée dans la logique du discours capitaliste (auquel le toxicomane s'emploie à faire objection) et en fait, de ce fait un Autre menteur, car personne n'a ce que demande l'autre. Donc ce n'est qu'un décalage, un écartement de la place à laquelle le professionnel est mis d'office qui peut laisser une place au savoir à la place de l'objet à avoir.

À chaque changement de discours, avance Lacan, il y a l'émergence du discours de l'analyste et de l'amour.

Est-ce que séparer l'Autre menteur (*Sujet Supposé avoir*) du semblable, par l'émergence de l'amour, peut permettre la mise en place d'un Autre en tant que *Sujet Supposé Savoir* ? Ce qui serait un pas vers un possible changement du discours et une sortie du discours capitaliste dans lequel le toxicomane est pris.

---

92Il s'agit d'une des premières équivoques du patient en question.